



# LE CHÂTEAU DÉVOILE SES DESSOUS DU XVIII<sup>e</sup>

 Patrimoine

Texte : A. Cordon  
Photos : C. Perrucon

Le château prend de la hauteur. Après le rez-de-chaussée, c'est au premier étage de connaître d'importants travaux de restauration, pour qu'il retrouve ses atours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un retour dans le passé qui n'est pas sans surprise.





1. L'atelier de Ricou a notamment pour mission la peinture des murs.  
2. Des tomettes ont été posées par l'entreprise Degaine.

Il a encore du mal à trouver ses mots. Lorsque Stéphane Marets, architecte chargé du suivi de la restauration du château d'Asnières, évoque la découverte faite dans l'antichambre de la marquise au premier étage, il est emporté par l'enthousiasme. En grattant un peu les enduits qui avaient été superposés, les artisans sont tombés sur des peintures de Paolo Antonio Brunetti, peintre italien du XVIII<sup>e</sup> siècle spécialisé dans les trompe-l'œil. Il a notamment travaillé pour l'église de l'hospice des enfants trouvés sur l'île de la Cité ou encore pour

les escaliers du château de Bellevue. « *Nous savions que le marquis De Voyer d'Argenson avait fait appel à Brunetti mais nous ne pensions pas retrouver autant de traces de son travail* », se réjouit l'architecte. Aujourd'hui, il ne reste en France que trois décors peints par Paolo Antonio Brunetti. Le premier était celui de l'hôtel de Luynes qui a été détruit en 1900 et remonté au niveau de l'escalier du musée Carnavalet. Le second, dans la chapelle des Âmes du Purgatoire à Paris, a été trop restauré au XX<sup>e</sup> siècle et donc un peu dénaturé. Le troisième, dans le

château d'Asnières, est ainsi le mieux conservé et le plus proche de son état initial. « *Ce décor est exceptionnel car il est construit en trompe-l'œil, il est fait pour être vu lorsqu'on est au centre de la pièce et ensuite toute la perspective se déforme* », détaille Stéphane Marets. C'est un travail de fourmi de retrouver tous les détails de ce décor pour le recréer tel qu'il était lors de l'inventaire réalisé en 1799 et qui sert de base à la restauration. En ce qui concerne la peinture des murs, la mission incombe à l'atelier De Ricou, spécialisé dans la création et





3.



la restauration de décors peints. « Nous réutilisons les techniques du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle que nous expérimentons de nouveau. Nous sommes loin de la peinture en bâtiment pratiquée aujourd'hui », analyse Stéphanie de Ricou, responsable des ateliers éponymes.

Cette tâche minutieuse est réalisée par quatre personnes de l'atelier. Après avoir enlevé les différentes couches de peinture qui cachaient le décor originel, l'équipe s'est attelée, pendant le mois d'août, à reboucher les trous du mur.

Ici, l'outil principal n'est pas la spatule ou la truelle mais la seringue. « Nous remplissons les vides avec un mélange de chaux et nous enlevons également tous les clous rouillés », détaille Paola Zonari Farinella, chef de chantier pour l'atelier de Ricou. Cette restauration ressemble plus à une intervention chirurgicale qu'à du gros œuvre. Lorsque le mur sera en état, l'atelier aura ensuite pour mission de retoucher le décor de Brunetti. « Nous comblons les manques dans le décor mais nous ne touchons pas aux parties de décor que nous avons retrouvées », précise Paola Zonari Farinella.

## État d'origine

En parallèle, d'autres corps de métiers s'activent. Dans ce type de restauration, l'une des priorités est de cacher la technique. Lampes ou enceintes doivent être présentes mais sans qu'on les voit. Les maçons et les électriciens qui travaillent, ont l'habitude de ce genre de chantier.

« On est au top de la modernité avec des équipements électriques et des alarmes incendie dernier cri, mais à la fin, on ne verra rien, car l'idée est que l'on retrouve le château dans son état d'origine », explique Régis Moroni, chef de chantier pour Eiffage énergie, en charge des travaux électriques. Les vides sanitaires au niveau du plancher et du plafond permettent donc ce petit tour de magie. Mais comme tout ne peut pas vraiment disparaître, une attention particulière est par exemple portée sur les prises électriques pour qu'elles se fondent bien dans le décor. Plus tard, lorsque le visiteur marchera sur les tomettes de l'antichambre de la marquise, il ne se doutera sûrement pas

## NOUS SOMMES LOIN DE LA PEINTURE EN BÂTIMENT PRATIQUÉE AUJOURD'HUI.

de toute la technologie qu'il a sous les pieds. Ce qui sera visible, c'est plutôt ce sol reconstitué avec des matériaux datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est la société Degaine du groupe Vinci, spécialisée dans la restauration de monuments historiques, qui s'occupe de la pose des sols, mais aussi de celle des plafonds et de la restauration des murs avant peinture. À la tête de ce chantier, Yoann Delaunay garde en mémoire toutes les découvertes réalisées. À l'opposé de l'antichambre de la marquise, il revient sur l'histoire d'une petite pièce octogonale retrouvée alors qu'elle avait disparu. « Les architectes des Bâtiments de France connaissaient l'exis-

tence de cette pièce, mais ils ne pouvaient pas précisément la situer, raconte-t-il. Lorsqu'on a démonté les plafonds, nous avons retrouvé des traces de cette octogone, ce qui nous a permis de la reconstituer. »

Les ouvriers se sont appuyés sur les murs déjà existants pour les rallonger et ainsi redonner vie à cette pièce d'une forme si particulière. Car, contrairement à de la construction classique, le travail sur des monuments historiques repose d'abord sur des recherches visant à retrouver l'état d'origine du lieu. Ensuite, les techniques de l'époque sont reprises, ce qui prend plus de temps. Les tomettes du XVIII<sup>e</sup> siècle doivent être calibrées car elles sont toutes de tailles différentes.

Les murs sont retravaillés très souvent à la chaux.

Ensuite, pour tout ce qui est encastrement en bois, ils laissent la place à des menuisiers spécialisés.

« Dans la restauration, il faut rester simple et discret, assure Yoann Delaunay. Il ne faut pas qu'il y ait trop de tape à l'œil. » La recherche de la modernisation à tout prix est à bannir. Pour preuve, ces murs qui gardent leurs défauts et qui ne sont pas tout à fait droits. « C'est normal, les niveaux n'existaient pas à cette époque », lâche le chef de chantier. Et lorsque les artisans sur place font une découverte, ils contactent directement Stéphane Marets pour lui en faire part et voir ensemble de quelle façon ils peuvent utiliser cette nouvelle information. Ce travail, digne des meilleurs enquêteurs, sera ouvert au public dans le courant du premier semestre de l'année prochaine.



4.

A. Le Roux



3. Les tomettes datent du XVIII<sup>e</sup> siècle et ne font pas toutes la même taille.

4. Pour les murs, un mélange à la chaux est appliqué.

5. C'est à la seringue que les trous sont comblés dans les murs.



5.